

Je me souviens : carnet d'un ancien combattant*

Février 1941. Je travaille depuis six mois pour un entrepreneur qui a entrepris de couper le bois nécessaire pour la construction d'un barrage situé sur la décharge du lac Manouane, à environ

une heure de vol au nord de Chicoutimi. Il n'y avait pas de chemin pour se rendre là-bas.

C'est à mon tour aujourd'hui de faire le feu et de préparer le thé pour le dîner. Mais nous sommes rendus au milieu de l'avant-midi et je vois mon voisin de strip qui s'en vient vers moi avec sa hache, son bucksaw et son lunch. Je lui dis : «Écoute, ce n'est pas encore l'heure de



François Cantin, Lance-Caporal de la neuvième section de la Prévôté canadienne.

*Récit paru dans *Le Nord*, le mercredi 9 novembre 1988, à l'occasion du jour du Souvenir, p. Hb1, Hb2 et Hb3.

diner.»

Avec un brin d'hésitation, il me dit : «Moi, je suis écoeuré de travailler dans la neige jusqu'à la ceinture, je m'en vais m'enrôler dans l'armée. Au moins, me dit-il, dans l'armée, la neige ne nous déboulera pas dans le cou. Et même si on nous paye que 50 ¢ par jour, on est habillé, logé et nourri. C'est presque autant que ce que l'on gagne ici. En tous cas, moi, je ne bûche plus.»

Je le regarde aller et avant qu'il ne disparaisse au premier croche, je lui crie : «Attends-moi, je m'en vais avec toi.» C'était là le commencement d'une aventure qui devait durer presque cinq ans.

De Chicoutimi, on nous envoie dans la ville de Québec, nous passons les examens et nous voilà dans l'armée. Je fais mon entraînement de base à la citadelle de Québec.

L'Angleterre

Au mois de novembre 1941, je pars pour l'Angleterre sur le bateau «Orcades»; la traversée durera 21 jours.

Si la traversée est longue, c'est que le bateau change sa direction à toutes les demi-heures, afin d'éviter d'être torpillé. La dernière semaine fut très longue; j'ai le mal de mer, je n'ai pas mangé depuis quelques jours et je ne trouve personne à qui parler, car je ne parle pas l'anglais et il ne semble pas y avoir de Canadiens français sur ce bateau.

«Tu voulais de l'aventure, eh bien, je crois que nous allons dans la bonne direction.»

Du port de Liverpool, en Angleterre, on nous embarque dans des camions et on nous conduit dans un camp d'entraînement. Ce fameux entraînement durera pour moi encore deux ans.

Ici, tous vivent dans l'inquiétude! À toutes les nuits, ce sont des bombardements aériens. À toutes les nuits, les sirènes annoncent l'approche d'avions ennemis qui viennent jeter des bombes, surtout sur les villes. Beaucoup de personnes sont tuées et les bombes font un dommage... c'est presque incroyable.

Dieppe et la Sicile

Le 19 août 1942, environ 5 000 Canadiens participent au raid sur Dieppe. Ils embarquent sur des barges à partir de l'Angleterre et

débarquent avant le lever du soleil sur les côtes de Dieppe, en France. Ce sera un désastre! Les Allemands les attendent.

Au cours de cette bataille qui dure moins de dix heures, 979 Canadiens sont tués et près de deux mille sont faits prisonniers. Vous qui n'êtes pas revenus de Dieppe, nous nous souvenons de vous!

L'année suivante, soit le 10 juillet 1943, la première division canadienne s'embarque pour envahir la Sicile, occupée par les troupes italiennes, qui sont aussi nos ennemies.

Les Canadiens s'emparent de la Sicile et se battront pendant huit mois dans ce coin de pays que l'on connaît très mal; ils sortiront vainqueurs, mais à quel prix : 5 764 officiers et soldats canadiens sont morts et un grand nombre de prisonniers ont été pris.

Vous qui n'êtes pas revenus d'Italie et de Sicile, nous nous souvenons de vous!

Le débarquement de Normandie

Nous sommes maintenant au mois de mai 1944. Nous sentons qu'il y a quelque chose d'envergure qui se prépare. Aldershot est un grand camp d'entraînement. Il y a des centaines de véhicules qui sont rangés les uns contre les autres : jeeps, camions de transport, chars blindés, station wagons, motocyclettes, camions d'artillerie lourde.

Des soldats du corps des ingénieurs sont autour de ces véhicules, affairés à appliquer un ciment plastique à tous les joints où l'eau serait susceptible d'entrer, et la sortie des tuyaux d'échappement des moteurs est haussée de façon à ce qu'ils soient à au moins quatre pieds du sol. À partir de ce moment, nous savons que nous débarquerons dans l'eau. Voilà qu'on change nos uniformes pour des neufs qui sont imprégnés d'un désinfectant qui sent très fort. On nous oblige à nous assurer que tout notre équipement est en bon état.

Le grand jour est arrivé. Le jour J, le 6 juin 1944, la date du débarquement en Normandie. Je ne fais pas partie de ce premier groupe, mais nous apprenons la nouvelle au cours de la journée. Le bilan de cette première journée : 359 Canadiens sont tués. Quatorze jours plus tard, c'est-à-dire le 20 juin, ce sera notre tour de quitter le camp d'Aldershot et de nous rendre sur les bords de la Manche pour nous embarquer sur les barges.

Tous ces déplacements se font de nuit et sans lumière, afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Ce n'est qu'après avoir quitté les côtes de l'Angleterre que l'on nous dira que nous débarquerons avant le lever du soleil quelque part sur les côtes de France.

Encore une fois, le commandant nous recommande la discipline et nous souhaite «bonne chance».

Sur la barge où je suis, il y a quelques gros camions chargés de munitions et de réservoirs d'essence. Dans mon groupe, nous sommes vingt et une motocyclettes, un petit camion d'une tonne et le jeep du sergent de la section.



«Les vingt et un motocyclistes que nous sommes, nous avons tous le grade de Lance-Caporal et nous sommes ensemble depuis trois ans,

J'appartiens à la neuvième section de la Prévôté canadienne et nous sommes attachés à la deuxième brigade de chars blindés. C'est-à-dire que nous serons avec les chars d'assauts pour les aider dans leurs déplacements, car leur champ de vision est très restreint.

Nous aurons aussi beaucoup à faire avec les prisonniers allemands, c'est-à-dire que nous aurons à les fouiller, à les regrouper, en attendant que les camions viennent les chercher.

Les vingt et un motocyclistes que nous sommes, nous avons tous le grade de «Lance-Caporal» et nous sommes ensemble depuis trois

ans, alors nous nous connaissons bien.

Comme équipement, nous portons le *battle dress*. Dans nos poches, un couteau, un *field dressing*, notre livre réglementaire, une barre de chocolat très dure, qui mesure environ trois pouces de large par six pouces de long et qui est divisée en six morceaux, chacun représentant la ration alimentaire d'une journée, au cas où quelqu'un serait isolé et sans ration (pas surprenant qu'elle dure une semaine, car ce chocolat n'est pas mangeable) et nos effets personnels.

Supportées par un cordon et accrochées au cou, nous portons deux plaques avec nos numéros d'identification. À la ceinture, nous avons notre bouteille d'eau et un revolver «Smith and Wesson». Sur les épaules, nous avons un sac à dos contenant une boîte de munitions, des grenades, une trousse de premiers soins pour les blessés, un paquet de biscuit *hardtack*, deux boîtes de *stew*, une fourchette, un couteau, une cuillère et une *mess tin*; enfin nous portons aussi une mitraillette automatique «Stan».

Sur notre motocyclette sont attachées une couverture de laine et une paire de bas, le tout enveloppé dans une toile imperméable.

Nous sommes maintenant sur cette barge depuis quelques heures. Quelquefois, on entend demander: «Quelle heure est-il?» Nous sommes soit debout, soit assis sur le plancher. L'atmosphère n'est pas au sommeil, ni à la conversation. Même les plus bavards ne trouvent rien à dire; je crois que nous pensons tous à nos confrères qui sont là-bas depuis deux semaines déjà.

Il commence à faire jour et nous voyons des barges partout, en avant, en arrière et des deux côtés. Nous voyons même des camions dans l'eau qui se dirigent vers la côte. Nous espérons un fond solide pour ne pas nous enliser.

À mesure que les barges se vident, elles s'éloignent pour donner la place aux autres. C'est à notre tour. La barge vient de toucher le fond. Les moteurs de nos motocyclettes sont déjà en marche. Les camions chargés sont les premiers à descendre à l'eau. La barge continue d'avancer un peu, je serai la troisième motocyclette à débarquer et j'ai de l'eau jusqu'à mi-jambe. Le fond est solide et nous n'avons aucune difficulté à atteindre le haut de la côte.

Nous apercevons maintenant quelques maisons. Plusieurs sont

détruites, d'autres sont délabrées. Il y a des signes de destruction partout : des camions éventrés, de l'équipement brûlé et abandonné.

Mais ce qui me frappe avant tout, c'est la présence d'une très vieille dame à cette heure aussi matinale (car le soleil n'est pas encore levé). Elle est agenouillée à la sortie de son jardin, situé à l'arrière de sa petite maison. Elle tient dans ses mains un long chapelet.

Je fais un détour de quelques pieds afin de passer plus près d'elle, car elle semble dire quelque chose ; elle lève les mains vers la ciel en disant : « Que Dieu vous bénisse. »

Signes de destruction

Quatorze jours se sont écoulés depuis que les premiers soldats sont débarqués, mais ils ne sont pas rendus très loin. Nous entendons les carnages de la guerre. Il fait très chaud, les chemins sont poussiéreux. L'armée allemande se sert de chevaux pour retirer ses canons et son artillerie de la ligne de front. Les Alliés les bombardent afin de les empêcher de s'échapper. Donc il y a des chevaux morts, certains depuis plusieurs jours.

Un peu plus loin, à notre grande surprise, à côté du chemin, il y a une bonne dizaine de soldats allemands tués depuis quelques jours et qui n'ont pas encore été ramassés ou enterrés. C'est la désolation partout.

La prière de cette vieille dame que nous avons vue ce matin sur le chemin me revient à l'esprit, et je me dis : « Comment Dieu peut-il bénir ceux qui participent à une telle destruction ? »

Perte de compagnons

Quelque part en France un après-midi. Les ordres reçus ne semblent pas correspondre à la situation. Notre caporal de section nous dit : « Attendez-moi ici, je serai de retour avant une demi-heure », et il dit à un compagnon : « Viens avec moi ». Ils partent en jeep. Ils passent sur une mine et sont déchiquetés. Mais en ce jour du Souvenir, nous nous souvenons de vous.

Et toi Socolareski (on l'appelait Soco) qui ne fumait pas, et qui était toujours content de partager ta ration de vingt cigarettes par jour, avec ceux qui semblaient souffrir le plus de ne pas fumer. Quelque part

en Hollande, tu as reçu une décharge de mitraillette en pleine poitrine, alors que nous étions en train de fouiller un groupe de prisonniers. En ce jour du Souvenir, nous nous souvenons de toi.

Et toi Mike, qui avait toujours une histoire à raconter avant de s'endormir. Que nous soyons couchés dans une grange, dans une cave ou sous un arbre, tu nous faisais toujours rire avec tes folies et un beau jour, tu étais porté disparu. Nous nous souvenons de toi, Mike.

Un message pour sa mère

Après avoir traversé la France, la Belgique et la Hollande nous nous retrouvons en Allemagne. Nous constatons la différence dans l'attitude des gens. Ailleurs, on nous accueillait avec joie et applaudissements. Ici, les gens semblent plutôt se cacher; ils sont gênés.

Ce matin, les prisonniers ont priorité sur les poules. Nous avons besoin d'un abri pour garder un groupe de prisonniers.

En attendant que le camion vienne les chercher, nous mettons les poules dehors et les prisonniers prennent place à l'intérieur. C'est un poulailler d'une vingtaine de pieds carrés et je suis le préposé à la garde.

Parmi le groupe, il y en a un qui est très jeune. Tout à coup, il s'en vient vers moi. Je suis dans la porte avec ma mitraillette et je lui ordonne d'arrêter. Il lève les mains en signe de neutralité, et il agite un papier qu'il tient dans une main. «Sur ce papier, me dit-il en anglais, est l'adresse de ma mère. Vous serez là dans quelques temps, voulez-vous bien lui dire que je suis toujours vivant.» Malheureusement, je n'ai pas pu faire le message.

Cessez-le-feu

Un beau matin des premiers jours de mai 1945, nous étions en train d'accumuler des roches, du bois et de la terre afin de remplir un trou, pour que les tanks puissent passer, lorsque quelqu'un de notre groupe dit : «Regardez ce qui s'en vient là-bas, dans le chemin!» C'était une motocyclette à trois roues avec un panier, ou ce qu'on appelle un side-car.

Nous remarquons d'abord qu'ils battent un large drapeau blanc (en signe de paix). C'est un officier allemand avec son chauffeur. Harry Shinton de Timmins est tout près de moi et il nous fait remarquer qu'un

coin du drapeau est un peu jaune : «Pas surprenant, fait remarquer un autre, à la quantité de bombes et de projectiles que nous leur envoyons sur la tête depuis des mois, il s'est servi de la queue de sa chemise comme drapeau et il avait probablement fait dans ses culottes.»

L'officier allemand demande à parler à notre commandant. Ils ne sont pas armés. Nous leur bandons les yeux (au cas où ce serait un piège), nous les faisons monter dans notre jeep et sous bonne garde, nous allons voir le commandant. Dans les quelques jours qui ont suivi, nous apprenons que la guerre est finie.

Les réjouissances sont ternies à la pensée du grand nombre d'hommes des deux côtés qui sont morts au combat.

Depuis la Normandie, 985 officiers et 10 375 soldats canadiens ont été tués au combat. Si nous ajoutons les morts à Dieppe, en Sicile et en Italie, ceci fait un total de 18 103 Canadiens morts durant la dernière grande guerre.

Le but de toute cette histoire est de vous faire penser que le 11 novembre est avant tout le jour du Souvenir pour tous les Canadiens qui n'ont pas eu la chance de revenir des champs de batailles d'Europe. En ce jour du Souvenir, nous nous souvenons de vous.

* * *

M. François Cantin nous a quittés le 8 décembre 1995 à l'âge de 77 ans.